

# *Un cas particulier d'interpretatio nominis: la douceur de Marguerite dans un poème de Guillaume de Machaut*

par Tobias Leuker\*

C'est le mérite de James I. Wimsatt d'avoir signalé, dans l'œuvre poétique de Guillaume de Machaut (1300-1377), l'existence d'un groupe de poèmes dédiés à une ou plusieurs femmes du nom de Marguerite<sup>1</sup>. Cet ensemble consiste en trois pièces dont, avant l'étude du médiéviste, on n'en connaissait qu'une seule: le *Dit de la Marguerite*<sup>2</sup>. À propos de ce texte, déjà au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, Prosper Tarbé avait formulé l'hypothèse qu'il s'agissait d'un poème écrit pour Pierre de Lusignan (1329-1369), roi de Chypre<sup>3</sup>. La proposition est convaincante parce que l'homme qui, dans le texte, confesse son amour pour une fleur appelée Marguerite, promet qu'il l'aimera quand il sera «en Chipre ou en Égypte» (v. 202), nommant de cette façon aussi bien le pays effectivement dominé par le monarque que la région où il obtint, en octobre 1365, un grand succès militaire (mais de courte durée), la prise d'Alexandrie, célébrée par Machaut dans un long poème<sup>4</sup>. Avec Wimsatt, on peut donc situer la composition du *Dit de la Marguerite* «in 1366 or later»<sup>5</sup>.

Le philologue américain a associé au *Dit* une autre pièce de Machaut, à savoir un poème qui porte des titres différents dans les ma-

\* Universität Münster. Je remercie Alain Deligne pour la révision de mon texte.

<sup>1</sup> Cf. J. I. Wimsatt, *The Marguerite Poetry of Guillaume de Machaut*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill 1970.

<sup>2</sup> Cf. *Œuvres de Guillaume de Machaut*, éd. P. Tarbé, réimpression de l'édition Paris-Reims 1849, Slatkine, Genève 1977, pp. 123-9.

<sup>3</sup> Cf. P. Tarbé, *Recherches sur la Vie et les Ouvrages de Guillaume de Machaut*, ivi, pp. V-XXXV, ici pp. xxviii-xxix; Wimsatt, *The Marguerite Poetry*, cit., p. 41.

<sup>4</sup> Cf. G. de Machaut, *La Prise d'Alexandrie ou Chronique du roy Pierre 1<sup>er</sup>*, éd. L. de Mas Latrie, J. G. Fick, Genève 1877; Wimsatt, *The Marguerite Poetry*, cit., pp. 44-6.

<sup>5</sup> Cf. ivi, p. 49.

nuscripts qui le conservent, et qui, dans l'édition de Vladimir Chichmaref<sup>6</sup>, figure parmi les *Complaintes* du poète<sup>7</sup>. Le schéma strophique du poème, AAAbAAAbBBBaBBBa, est identique à celui du *Dit*. Ce qui distingue la composition de toutes les autres pièces lyriques de Machaut est un élément relevé pour la première fois dans l'étude de Wimsatt: l'acrostiche qui en ennoblit la première strophe, formé par la combinaison de deux noms, «MARGVERITE» et «PIERRE»<sup>8</sup>. À juste titre, le médiéviste affirme que l'artifice révèle et le nom de la femme chantée dans le poème et celui de l'homme qui, selon la fiction poétique, prononce le discours amoureux forgé par Machaut<sup>9</sup>. De plus, Wimsatt a montré que le poème, à cause de nombreux parallèles de contenu qui le reliaient au *Dit de la Marguerite*, doit viser également Pierre de Lusignan<sup>10</sup>, et que certains passages du texte obligent à le dater au printemps 1364<sup>11</sup>, quand Machaut venait de faire la connaissance du roi de Chypre, en visite en France à la recherche d'aides financières pour son projet d'une croisade contre les «infidèles»<sup>12</sup> (celle qui, l'année suivante, trouvera son point culminant dans la prise d'Alexandrie)<sup>13</sup>.

La troisième pièce qui contribue à former ce que Wimsatt a appelé «the Marguerite poetry of Guillaume de Machaut» est un poème de 416 octosyllabes, *Le Dit de la fleur de lis et de la marguerite*, dont le philologue nous a offert la première édition<sup>14</sup>. La pièce, conservée dans un seul manuscrit, contient 13 strophes d'une longueur inégale<sup>15</sup>. Elle commence par une louange de la fleur de lis dont le texte explique qu'elle représente un personnage masculin; suit l'éloge d'une femme appelée Marguerite, qui traite surtout de la fleur homonyme, mais qui,

<sup>6</sup> Cf. G. de Machaut, *Poésies lyriques*, éd. V. Chichmaref, réimpression de l'édition Paris 1909, Slatkine, Genève 1973.

<sup>7</sup> G. de Machaut, *Complainte*, ivi, pp. 256-61. Un des manuscrits appelle la pièce «Complainte d'amant», un autre «Rondeau», encore un autre «Rime amoureuse» (cf. ivi, p. 256). La première dénomination est certainement la plus pertinente, mais il faut préciser que Machaut, dans son poème, mêle des passages de tonalité plaintive à d'autres où la dimension encomiastique domine.

<sup>8</sup> Cf. Wimsatt, *The Marguerite Poetry*, cit., pp. 40-1.

<sup>9</sup> Cf. ivi, pp. 41-2.

<sup>10</sup> Cf. ivi, pp. 46-8.

<sup>11</sup> Cf. ivi., p. 49.

<sup>12</sup> Cf. ivi, p. 44.

<sup>13</sup> Cf. ivi, pp. 44-6.

<sup>14</sup> Ivi, pp. 15-26.

<sup>15</sup> Cf. ivi, pp. 14-5 e pp. 26-8.

pour exalter la dignité du nom, considère aussi la perle (vv. 259-266) – en latin: *margarita* –, et sainte Marguerite (vv. 267-268), présentant ainsi des éléments risquant de troubler l’homogénéité de la composition<sup>16</sup>. Il est évident que le poème évoque la fleur de lis parce qu’elle est le symbole de la dynastie royale française. Il n’y a donc aucune raison de contredire l’opinion de Wimsatt selon laquelle la pièce a été composée juste avant le mariage de Philippe, prince de Bourgogne et, en tant que tel, membre de la maison de France, avec Marguerite, princesse de Flandre. L’union fut célébrée à Gand le 19 juin 1369<sup>17</sup>.

Selon le médiéviste américain, chacun des “poèmes margueritiques” de Machaut honorerait Marguerite de Flandre<sup>18</sup>. C’est sans doute l’hypothèse la plus probable, mais il faut dire que la destinataire privilégiée des deux premières pièces pourrait être également une autre femme de ce nom.

Dans les pages suivantes, je voudrais donner une interprétation de la *Complainte*, la composition la plus ancienne du “groupe margueritique”. Pour introduire le lecteur au contenu du poème, je me permets de citer le bon résumé du texte offert par Wimsatt:

After according the lady effusive praise in the initial stanza, the narrator alludes to his impending departure and discusses his relationship with her. He knows, he says, that he can never merit her least reward, yet he will serve her always faithfully. Unable to conceive that she will not have pity on him who will never have comfort without her, he hopes to see her before he leaves; but if he doesn’t he will carry Bon Espoir, Souvenir, and Dous Penser with him (ll. 73-75). Far away from her he will be armed and protected by these, and he will take comfort in her great nobility, goodness, beauty, and sweetness.

The main problems he foresees are that he will lack the sight of her, Dous Regart, which has fed him with his “amoureuse pasture” (l. 118), and that Tristece will attack him so that he will be unable to survive. At this point he seems to suggest that she can do something to relieve this problem:

Si qu’en vous est de moy faire ou deffaire,  
mais riens nulle qui vous peüst desplaire  
ne me porroit. (ll. 142-144)

<sup>16</sup> Je ne peux donc partager le jugement de Wimsatt (cf. *ivi*, p. 28), selon lequel le *Dit de la fleur de lis et de la marguerite* est un des poèmes les plus réussis de Machaut.

<sup>17</sup> Cf. *ivi*, p. 55: «The text of the poem suggests that it was composed at the time of the final marriage negotiations in 1369».

<sup>18</sup> Cf. *ivi*, pp. 47-59.

But if he is suggesting that she may come with him to supply Dous Regart, he does not follow up the suggestion; rather he continues on the assumption that they will be separated and states that if he does anything which merits honor it will be because of her. He concludes by congratulating himself for loving her and by expressing the hope that she, who has neither “pareille ne seconde” (l. 182), will one day call him Ami. She is so pure [«Tant estes monde»], he concludes,

qu'en Ynde n'a si precieuse jasme.  
De vo douceur vaurroit mieus une drasme  
que tout le miel et le sucre et le basme  
qui est en monde.

(ll. 189-192)<sup>19</sup>

A mon avis, les derniers vers cités, c'est-à-dire les vers finaux de la *Complainte*, aident à en dégager les caractéristiques essentielles. La formule «precieuse jasme» (v. 189) renvoie au signifié littéral de *margarita* ('perle'). Il y a plusieurs encyclopédies médiévales précédant l'époque de Machaut qui consacrent quelques lignes à ce mot: les *Etymologiae* d'Isidore de Seville<sup>20</sup>, le *De universo* de Raban Maur<sup>21</sup>, le lexique de Papias<sup>22</sup>, les *Derivationes* de Uguccone de Pise<sup>23</sup>, le *De proprietatibus rerum* de Barthélémy l'Anglais<sup>24</sup>, le *Speculum naturale* de Vincent de Beauvais<sup>25</sup>, le *Catholicon* de Jean de Gênes<sup>26</sup>, la *Légende dorée* de Jacques de Voragine etc.<sup>27</sup>. La formule «precieuse jasme» pourrait être reprise directement du *Catholicon*, la mention de l'Inde, région fameuse

<sup>19</sup> Ivi, pp. 48-9.

<sup>20</sup> Isidorus Hispalensis, *Etymologiarum sive Originum libri XX*, éd. W. M. Lindsay, 2 voll., Clarendon Press, Oxford 1911, 16.10.1.

<sup>21</sup> Rabanus Maurus, *De universo libri xxii*, in *Patrologia Latina*, éd. J.-P. Migne, vol. 111, Migne, Paris 1864, coll. 9-614, col. 472.

<sup>22</sup> Papias, *Elementarium doctrinae rudimentum*, éd. B. Mombrizio, A. de Bonetis, Venise 1485, *sub vocibus* «Margarita», «Margaritum», «Margaritae».

<sup>23</sup> Uguccone da Pisa, *Derivationes*, éd. E. Cecchini, avec la collaboration de G. Arbizzoni, S. Lanciotti, G. Nonni, M. G. Sassi et A. Tontini, 2 voll., SISMEL, Florence 2004, vol. I, s.v. «Meo», § 9.

<sup>24</sup> Bartholomaeus Anglicus, *Liber de proprietatibus rerum*, sans éditeur, Strasbourg 1505, XVI 62.

<sup>25</sup> Vincentius Bellovacensis, *Speculum naturale*, réimpression de l'édition de Douai 1624, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, Graz 1964, VIII 81.

<sup>26</sup> Cf. Johannes Januensis, *Catholicon*, Peter Liechtenstein et Johann Hamann, Venise 1497, s.v. «Margarita»: «Margarita est gemma preciosa candida a mari dicta. Unde dicit Ysidorus XVI *Etymologiarum*: “Margarita prima candidarum gemmarum, quam inde margaritam aiunt vocatam, quod in conchilis maris hoc genus lapidis inveniatur”».

<sup>27</sup> Iacopo da Varazze, *Legenda aurea*, éd. G. P. Maggioni, 2 voll., SISMEL, Florence 1998, vol. I, p. 616.

d'extraction de perles, du manuel de Barthélémy l'Anglais ou de celui de Vincent de Beauvais. Quoi qu'il en soit, la juxtaposition des motifs "La pureté de Marguerite supère celle de la perle (*margarita*)" et "La douceur de Marguerite va de loin au-delà des douceurs les plus intenses au monde" dans les cinq derniers vers du poème ainsi que l'insistance sur la douceur de Marguerite en plusieurs passages précédents de la composition<sup>28</sup> font penser que le poète, chanoine de la cathédrale de Reims, doit avoir connu au moins un des trois ouvrages suivants: un sermon de Grégoire le Grand<sup>29</sup>, le *De universo* de Raban Maur<sup>30</sup> et/ou la *Glossa or-*

<sup>28</sup> Cf. Machaut, *Complainte*, cit., vv. 3 («rose de may de toute douceur pleinne»), 27 e 59 («douce dames»), 109-111 («vous estes [...] / [...] de douceur souverainne et maistresse / et pors»), 114 («vo douce figure»), 119-120 («la tres douce pointure / que mes cuers porte»), 137-138 («de vostre dous viaire / le dous regart plaisant et debonnaire»), 150-152 («Et se je muir en vostre dous servise, / m'ame en sera en dous paradis mise / d'Amours sans faille») e 183 («toute douceur en vous seuronde»). De plus, il ne manque pas d'occurrences où les substantifs «penser» et «espoir» sont accompagnés de l'adjectif «dous» (vv. 75, 85, 101 et 126; vv. 39 et 82). La «douceur» de Marguerite garde un certain poids dans le *Dit de la marguerite*, où elle est exaltée aux vv. 19 («et toutes [sc. les fleurs] [elle] ha surmonté en douçour»), 25 («Sa grant douceur garit les malz d'amer») e 43-44 («[Toutes les fois que je puis] sa douceur doucement conjoir / riens plus ne veil»), tandis que le *Dit de la fleur de lis et de la marguerite* n'en parle guère – circonstance qu'on pourrait considérer comme un indice de ce que la femme célébrée dans les deux premiers "poèmes margueritiques" de Machaut et la destinataire privilégiée du troisième, à savoir Marguerite de Flandre, ne sont pas les mêmes personnes.

<sup>29</sup> Grégoire le Grand, *XL homiliarum in Evangelia libri duo*, in *Patrologia Latina*, éd. J.-P. Migne, vol. LXXVI, Migne, Paris 1857, coll. 1075-1312, a coll. 1114-1118 (= *Homilia* I 11, *In Evangelium secundum Mattheum* XIII 44-52), col. 1115: «Rursum coeleste regnum negotiatori homini simile dicitur, qui bonas margaritas quaerit, sed unam pretiosam invenit, quam videlicet inventam, omnia vendens emit, quia qui coelestis vitae dulcedinem, in quantum possibilitas admittit, perfecte cognoverit, ea quae in terris amaverat libenter cuncta derelinquit; in comparatione eius vilescunt omnia, deserit habita, congregata dispergit, inardescit in coelestibus animus, nil in terrenis libet, deforme conspicitur quidquid de terrenae rei placebat specie, quia sola pretiosae margaritae claritas fulget in mente».

<sup>30</sup> Raban Maur, *De universo* XVII 8, *De margaritis*: «Margarita, prima candidarum gemmarum, quam Indi margaritam aiunt vocatam, quod in conculis maris hoc genus lapidum inveniatur. Inest enim in carne cochlee calculus natus, sicut in cerebro piscis lapillus; gignitur autem de celesti rore, quem certo anni tempore cochlee hauriunt. Ex quibus margaritis quidam uniones vocantur, aptum nomen habentes, quod tantum unus, nunquam duo vel plures simul reperiantur. Meliores autem candidae margarite, quam quae flavescunt. Illas enim iuventus aut matutini roris conceptio reddit candidas, has senectus vel vespertinus aer gignit obscuras. Margaritum

*dinaria*<sup>31</sup>. Ce qui unit ces textes, ce sont la mention de la perle précieuse («preciosa margarita») qui, selon une parabole de l'Évangile selon saint Mathieu (Mt 13.45-46), amena un homme d'affaires à vendre toutes ses possessions pour pouvoir l'acheter, et l'identification «mystique»<sup>32</sup> de cette perle avec la douceur de la vie céleste («dulcedo vite celestis»). A mon avis, Machaut, pour exalter la Marguerite vénérée par Pierre de Lusignan, a transféré cette interprétation religieuse dans un champ profane, et il me semble que cette opération, outre les mots «dulcedo vite celestis», comprenait aussi la phrase «pro qua [sc. dulcedine] omnia vilescunt» (*Glossa ordinaria*) ou bien un de ses pendants chez Grégoire («In comparatione eius [sc. dulcedinis] vilescunt omnia») et Raban («In comparatione eius [sc. dulcedinis] omnia vilescunt»). Très probablement, un de ces trois syntagmes au signifié identique («à la comparaison de laquelle [sc. de la douceur de la vie céleste] toutes les autres choses perdent leur valeur») a fourni le modèle à l'éloge contenu dans les trois derniers vers du poème de Machaut, selon lequel la douceur réunissant toutes les ressources du sucre, du miel et du baume disponibles au monde ne pourrait pas égaler la moindre quantité de la douceur de Marguerite, et je n'hésiterais pas à affirmer que, pour deux raisons assez fortes, la *Glossa ordinaria*, achevée vers 1160, doit être considérée comme la source d'inspiration la plus probable du poète: d'un côté, elle était, au XIV<sup>ème</sup> siècle, largement plus diffusée que les ouvrages de Grégoire et de Raban, de l'autre, elle est le seul des trois

mystice significat evangelicam doctrinam sive spem regni celorum, vel charitatem et dulcedinem celestis vite. Unde legitur in evangelica parabola de homine querente bonas margaritas, quod, inventa una pretiosa margarita, abierit et vendiderit omnia que habuerat, et emerit agrum illum; quia qui celestis vite dulcedinem (in quantum possibilitas admittit) perfecte cognoverit, ea que in terris amaverat, libenter cuncta derelinquit. In comparatione eius vilescunt omnia. Deserit habita, congregata dispergit, inardescit in celestibus animus. Nil in terrenis libet, deforme despicitur, quidquid de terrena placebat specie, quia sola pretiosa charitas fulget in mente» (PL 111, col. 472).

<sup>31</sup> *Glossa ordinaria*, dans: *Biblia Latina cum glossa ordinaria Walafriidi Strabonis aliorumque et interlineari Anselmi Laudunensis et cum postillis ac moralitatibus Nicolai de Lyra et expositionibus Guillelmi Britonis in omnes prologos S. Hieronymi et additionibus Pauli Burgensis replicisque Matthiae Doering*, éd. S. Brandt, 6 voll., J. Froben et J. Petri, Bâle 1498, vol. V, ad Mt 13.46, glose interlinéaire: «una preciosa margarita: celestis vite dulcedo, pro qua omnia vilescunt»; glose latérale: «Inventa autem una preciosa margarita: id est Christo, qui praeest omnibus hominibus; vel spirituali praecepto dilectionis; vel intellecto verbo, quod erat apud Deum penetrata carnis testudine; vel coelestis vitae dulcedine, pro qua omnia vilescunt».

<sup>32</sup> Cf. ci-dessus, la citation du *De universo* de Raban Maur.

textes à présenter le syntagme «dulcedo vite celestis» et la phrase contenant le verbe «vilescunt» en une succession immédiate.

L'exploitation du versant mystique du substantif *margarita* dans un poème pour une femme de ce nom confère au texte de Machaut un degré encomiastique extrême qui, comme l'avait déjà constaté Wimsatt, sans pourtant donner une explication du phénomène<sup>33</sup>, est sans équivalent dans le reste de l'œuvre du poète. En particulier, cette tonalité donne son empreinte à la première strophe, qui, pas seulement pour son double acrostiche, mérite une place à part dans l'analyse du poème. Son interprétation forme la conclusion de mon étude:

Mon cuer, m'amour, ma dame souverainne,  
Arbres de vie, estoile tresmonteinne,  
Rose de may de toute douceur pleine,  
                                  Gente et jolie,  
Vous estes fleur de toute fleur mondeinne  
Et li conduis qui toute joie ameinne,  
Ruissiaus de grace et la droite fonteinne;  
                                  Je n'en doubt mie.  
Toute biauté est en vous assevie,  
Et vo bonté nuit et jour mouteplie.  
Pour ce Plaisence ha dedens moy nourrie  
                                  Ioie sans peinne,  
Et si m'a tout en vostre signourie  
Rendu et mis, et par noble maistrie  
Ravi mon cuer qui usera sa vie  
                                  En vo demeinne<sup>34</sup>.

Les formules qui, après le vers initial, décrivent Marguerite – «arbres de vie», «estoile tresmonteinne» ('étoile polaire'), «rose de may de toute douceur pleine», «fleur de toute fleur mondeinne» –, ainsi que les expressions «aquatiques» qui suivent – «conduis qui toute joie ameinne», «ruissiaus de grace» et «droite fonteinne» – rapprochent Marguerite en partie de la Vierge Marie, célébrée dans des hymnes du Moyen Âge par des formules comme «stella matutina»<sup>35</sup> ou «pia

<sup>33</sup> Cf. Wimsatt, *The Marguerite Poetry*, cit., pp. 50-1.

<sup>34</sup> Machaut, *Complainte*, cit., vv. 1-16.

<sup>35</sup> Cf. *Analecta Hymnica Medii Aevi*, éd. G. M. Drewes et C. Blume, 55 voll., Reisland, Leipzig 1886-1926, vol. VIII, p. 79 (auteur anonyme, Limoges, XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle); vol. X, pp. 89-90 (poème de Gautier de Coinci, Vic-sur-Aisne / Soissons, XIII<sup>e</sup> siècle); vol. VIII, p. 70 (auteur anonyme, Canterbury, XIV<sup>e</sup> siècle); vol. X, pp. 101-2 (auteur anonyme, Klosterneuburg, XIV<sup>e</sup> siècle).

/ rosa»<sup>36</sup>, en partie du Paradis biblique, où l'on ne rencontre pas seulement une source («fons», Gn 2.6) et des fleuves (cf. Gn 2.10-14), mais aussi l'arbre de vie («lignum [...] vitae», Gn 2.9).

Le dernier couple des vers reliés par l'acrostiche «MARGVERITE» attribue à la femme de ce nom une beauté parfaite et une bonté qui augmente chaque jour. Ces qualités expliquent l'impact profond qu'elle exerce sur Pierre, l'homme qui prononce la *Complainte*. Comme on pouvait le supposer, les vers à l'enseigne de l'acrostiche «PIERRE», au lieu d'insister sur l'excellence de Marguerite, mettent au premier plan les émotions provoquées chez son admirateur par «Plaisance» (personnifiée au v. 11). Machaut ne se contente pas de laisser déboucher le passage (et la strophe entière) sur un serment de fidélité éternelle envers Marguerite, prononcé par l'amant; en plus, il marque la subordination complète de celui-ci à la femme «de douceur pleine» (v. 3) en créant, à l'aide des deux occurrences successives de la lettre *R* à l'intérieur du mot «PIERRE», deux formes du participe passé dont le signifié exprime une perte totale d'autonomie: «rendu» et «ravi».

<sup>36</sup> Cf. *ivi*, vol. XLV, pp. 23-6 (auteur anonyme, Limoges, XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle; la formule citée *ivi*, vv. 1-2); vol. XXXV, pp. 123-34 (psautier d'Engelbert d'Admont, début du XIV<sup>e</sup> siècle).